

sens ferme et fin qui est chez lui si remarquable. On ne peut craindre de sa part aucune sorte d'engouement. Lui aussi fait justice de l'admiration banale des voyageurs ordinaires pour l'entrée de Rome par la porte du Peuple. Duclos est peu touché des arts, ce qu'il dit de plus admiratif est cette phrase sur Saint-Pierre : « A l'égard de Saint-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obélisque, les deux gerbes d'eau et le temple excitent dans l'âme est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. » Il ajoute : « Il n'y a rien encore, dans quelque État que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux, qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. « Duclos a raison sans doute; mais on voit que pour admirer le beau, cet esprit positif a besoin de le trouver utile.

On ne peut pas dire que Duclos soit tout à fait insensible à l'impression des ruines. « Les débris des monuments, dit-il, qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'âme dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires. »

Si Duclos s'arrêtait là, il n'y aurait rien à remarquer; mais voici que le siècle épicurien prend la parole par la bouche du philosophe, que commençait à gagner l'émotion sérieuse des ruines. Le philosophe tourne court, et ajoute, à propos de ces ruines, *qui inspirent une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires*, « qu'elles ramènent l'homme à lui-même et l'avertissent de jouir. » Il faut

avouer que les ruines parlaient un singulier langage aux hommes du xvii<sup>e</sup> siècle.

Un des livres les plus franchement spirituels qu'on ait écrit sur l'Italie, les *Lettres du président de Brosses*, montrent sous un jour frappant quelles étaient la tournure des esprits et la direction des idées au xviii<sup>e</sup> siècle.

Le président de Brosses vante peu la mélancolique grandeur de la campagne romaine. Elle ne lui donne que de l'humeur : « Pour aller aux maisons de campagne, il faut toujours traverser cette diable de campagne de Rome, où l'on n'aperçoit d'autre objet satisfaisant que les ruines des anciens aqueducs. » Le président n'a pas un vif sentiment des ruines, bien qu'en leur présence il lui échappe de dire : « Qu'est-ce que de nous ? Cela fait peur. » Mais l'impression qui a arraché ce cri d'effroi à l'aimable épicurien est passagère, et il n'y revient plus. Sans respect pour la majesté des débris, il voudrait sacrifier la portion la plus ruinée du Colisée, et de ce qui resterait faire un amphithéâtre. « Ne vaut-il pas mieux, demande-t-il, avoir un demi-Colisée en bon état qu'un Colisée entier en guenilles ? »

Je crois que plus d'un artiste, plus d'un homme d'imagination et de rêverie s'écriera :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Ce n'est pas que le président de Brosses fût étranger à l'antiquité : au contraire, c'était un savant du meilleur aloi. Mais on peut avoir la science sans l'amour, la connaissance sans le sentiment ; on peut posséder sans jouir de ce qu'on possède, acquérir la science d'une chose sans en sentir la poésie.

De même le président de Brosses connaissait les arts mieux que beaucoup de ceux qui en ont écrit. Mais cette connaissance très-réelle et très-positive ne l'empêchait point de prononcer souvent les jugements qui nous semblent les plus étranges. C'est qu'il était du xviii<sup>e</sup> siècle et que nous sommes du xix<sup>e</sup>. Le xviii<sup>e</sup> siècle avait ses préjugés en matière d'art; probablement nous avons aussi les nôtres. Mais ceux de l'âge qui nous a précédés nous choquent particulièrement, parce qu'ils sont tout juste en sens contraire de ceux de notre époque. Aussi les opinions du président de Brosses sur les arts forment, avec les opinions en vogue aujourd'hui, le plus amusant contraste. Ainsi aujourd'hui on n'admire que le primitif; on est à genoux avec raison devant *Beato Angelico*. Plusieurs s'arrêtent à la première manière de Raphaël. Pour l'amateur du xviii<sup>e</sup> siècle, tout ce qu'on a fait avant Léonard de Vinci était *mesquin, roide et barbare*. Aujourd'hui il est de bon air de mépriser profondément le Dominiquin et toute l'école de Bologne. Les préférences du président sont pour cette école; il admire à outrance les fresques de Lanfranc, et pas assez ce qu'il appelle les *grâces adoucies* de Raphaël. Quant à Michel-Ange, c'est un terrible, mais *mauvais* dessinateur. En architecture, ses jugements ne sont pas moins hérétiques; il n'hésite pas à mettre en regard le dôme de Saint-Pierre et la fontaine de la place Navone, cette œuvre gigantesque et maniérée, ce caprice colossal de Berni. Tout ce qui sent le moyen âge, cette bête noire du xviii<sup>e</sup> siècle, est proscrit sans commisération.

Le palais de Saint-Marc, cette forteresse florentine, d'un si grand aspect, est un vieux, vilain logement

tout à fait indigne de recevoir un procureur général du roi. Le président n'est pas très-satisfait du palais de la Chancellerie, architecture classique, chef-d'œuvre de Bramante; il est froid sur le palais Farnèse, sévère architecture de Michel-Ange; il accepte sans restriction la renommée, alors incontestée, aujourd'hui très-ébranlée du fameux baldaquin à colonnes torsées de Saint-Pierre. Enfin l'église *du Gesù* est « tout à fait belle tant au dedans qu'au dehors; à l'intérieur on n'a des yeux que pour l'admirable chapelle de Saint-Ignace, chef-d'œuvre de magnificence et de goût. » De magnificence, à la bonne heure; mais de goût, c'est autre chose: nous dirions, nous, chef-d'œuvre de rococo.

Le xviii<sup>e</sup> siècle était en général peu propre à goûter Rome; à ce siècle ennemi du passé, l'antiquité imposait peu, et le christianisme ne disait rien<sup>1</sup>. Aussi quand il voulait faire de l'enthousiasme sur Rome, cet enthousiasme était forcé. Le pauvre Dupaty, qui malgré son pathos était un homme d'esprit, a payé pour tous. On s'est mieux souvenu de ses déclamations que de celles d'une foule de ses contemporains, parce qu'elles étaient plus brillantes sans être plus emphatiques; et on peut dire que quelques qualités réelles lui ont valu une célébrité de ridicule. Mais pour être juste, il ne faudrait pas s'en tenir à Dupaty. Des hommes de talent et de goût

<sup>1</sup> Aussi presque personne ne se tourne de ce côté; on peut juger d'un temps par les voyages qu'on fait plus volontiers dans ce temps. Au xvi<sup>e</sup> siècle, tout le monde allait en Italie; presque tous les grands hommes du xviii<sup>e</sup> siècle vont en Angleterre, peu ont vu l'Italie. Montesquieu est, en cela comme en plusieurs autres choses, une exception dans son époque. L'esprit posé et réfléchi de Montesquieu avait goûté Rome, ville de méditation et de recueillement. Il disait que c'était à Rome qu'il choisirait de vivre.

pourraient même offrir l'exemple de singulières distractions dans l'appréciation des monuments romains.

Que le rival un peu prosaïque de Parny, Bertin, aille

.....Respirer la poussière humide  
Des cascades de Tivoli;

à la bonne heure; là il est dans un monde fait pour son imagination; entouré d'objets et de souvenirs qu'il peut sentir et chanter; mais que vient faire l'érotique chevalier dans le Panthéon? Ici il est dépaysé, perdu, il n'a rien à dire, mais il veut dire quelque chose; alors il enfle sa voix et salue

..... Ce beau Panthéon,  
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Le souvenir du peuple libre ne pouvait manquer d'être évoqué à Rome, quand ce n'eût été que par égard pour le Tibre et pour la rime; mais où ce souvenir pouvait-il être plus déplacé qu'au Panthéon? Le Panthéon est loin de rappeler des idées républicaines; il fut construit par Agrippa en l'honneur d'Auguste, et celui-ci, avec sa modestie calculée, en refusa la dédicace. Ce beau monument ne retrace donc à la mémoire que l'hommage servile d'une adulation trop humble pour être acceptée. Certes, je ne sais où l'on pourrait, à Rome, rencontrer l'ombre du peuple libre, car les ruines sont presque toutes du temps des empereurs;... peut-être au forum, mais certainement pas plus sous le dôme du Panthéon que parmi les décombres du palais de Néron ou des thermes de Caracalla.

Le xviii<sup>e</sup> siècle n'a été, nulle part, en Europe, le siècle de l'art; en ceci comme en plusieurs autres cho-

ses, son devancier en réforme, le xvi<sup>e</sup> siècle, lui fut bien supérieur. Goethe est peut-être le seul grand écrivain de cette époque, à laquelle il appartient par la première moitié de sa vie, qui ait eu un vif sentiment de l'art antique et de l'art moderne. Goethe, à cet égard, est sous l'impression immédiate de Winckelmann. Winckelmann, qui s'est trompé quelquefois dans le détail, a eu l'immense mérite de relever l'autel du beau, dans un siècle qui vit tomber tant d'autels. Cet Allemand, transplanté en Italie, se fit Italien à force d'imagination, comme il s'était fait Grec à force de science. Ce fut surtout à Rome, parmi les merveilles du Vatican et de la galerie du cardinal Albani, que se forma en lui cette religion de l'idéal dont il fut le prêtre enthousiaste. Voilà donc enfin, à Rome, un homme qui sent le beau, qui aime l'art! Jusqu'ici les monuments antiques avaient excité l'érudition; désormais ils inspireront l'éloquence; désormais aussi vont abonder sur ce sujet les déclamations creuses et les froids dithyrambes. Une nouvelle source de sublime produit toujours un nouveau torrent de ridicule.

Disciple de Winckelmann, Goethe voyait dans Rome le sanctuaire du beau, un musée de l'art ancien et de l'art moderne; c'est par ce côté qu'elle l'attirait puissamment. Goethe, élevé par un père amateur et *dilet-tante*, Goethe, organisé pour les arts, les connaissant, et jusqu'à un certain degré les pratiquant depuis son enfance, après avoir exprimé, par entraînement et par contagion, la mélancolie germanique dans *Werther* et *Faust*, le moyen âge germanique dans *Götz de Berlichingen*, la sentimentalité allemande dans *Stella*, se tournait depuis quelque temps, par goût et par système,

vers l'adoration de la forme et du style antiques, qu'il essayait de reproduire dans *Iphigénie* et *Torquato*.

Telles étaient la disposition de son âme et la phase de son génie, quand il vint à Rome en 1786. C'était pour lui plus qu'un simple voyage, c'était un grand événement, une grande crise dans sa vie intérieure. C'était une transformation morale et poétique qu'il voulait accomplir ; il allait à Rome chercher l'initiation aux merveilles de l'art et demander le baptême de l'antiquité.

Dans deux genres différents, ses lettres et ses poésies expriment, avec une vivacité pareille le bonheur de se sentir à Rome et d'y vivre. « Enfin, écrit-il à un ami, je suis donc dans cette capitale du monde... A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais ; en chemin je craignais encore, et ce n'est que sous la porte du Peuple que j'ai été bien sûr de tenir Rome... J'ai franchi comme au vol la route du Tyrol... Je ne me suis arrêté que trois heures à Florence... Maintenant que je suis ici, je suis calmé, et calmé, je crois, pour la vie ; tous les rêves de ma jeunesse sont maintenant des réalités vivantes ; je vois les originaux des premières gravures que je me souviens d'avoir contemplées, enfant, dans une antichambre où mon père les avait suspendues. Tout ce que je connaissais depuis longtemps par les tableaux, les dessins, les gravures, les reliefs, le plâtre ou le liège, tout est là, rassemblé devant moi ; partout où je vais, je trouve une connaissance dans un monde inconnu, tout est comme je me le figurais, et tout est nouveau. »

Le sentiment pris ici, pour ainsi dire, sur le fait, dans sa naïveté individuelle, ce sentiment est le même qui, exalté par la poésie, lui dictera les beaux vers de sa

septième élégie. « Oh ! que je me sens bien à Rome ! Je pense au temps où, dans le Nord, un jour grisâtre m'enveloppait ; le ciel s'abaissait lourd et sombre sur mon front ; je languissais au sein d'un monde sans forme et sans couleur ; je m'abîmais dans l'éternelle contemplation de moi-même ; je me fatiguais à sonder les routes sombres de mon esprit sans repos. Maintenant, autour de mon front rayonne l'aurole d'un éther serein. Apollon le dieu évoque les formes et les couleurs ; la nuit étoilée respandit, elle résonne de chants d'amour ; la lune brille ici plus claire que le jour du Nord. O quelle félicité m'a été accordée, à moi mortel ! Est-ce un songe ? ô Jupiter ! ô père des dieux, ouvres-tu à l'étranger ton palais parfumé d'ambrosie ? Je suis prosterné, tendant mes mains suppliantes vers tes genoux ; accueille-moi, Jupiter Hospitalier ! Je ne saurais dire comment je suis venu jusqu'ici ; Hébé a pris le voyageur par la main, et m'a introduit dans le temple. Lui as-tu ordonné, ô père des dieux, d'y conduire un héros ? la belle déesse s'est-elle trompée ? Pardonne, et laisse-moi profiter de son erreur ; la Fortune est aussi ta fille, elle distribue ses dons à la manière des jeunes filles, comme la guide son caprice ; es-tu vraiment Jupiter Hospitalier ? Oh ! alors ne repousse pas l'étranger qui t'aime, ne le repousse pas de ton Olympe sur la terre..... où es-tu monté ? ô poète ! Pardonnez, le sommet du Capitole est pour moi un second Olympe ; que Jupiter me souffre ici, et qu'Hermès, bien tard, du pied de la pyramide de Cestius<sup>1</sup> me conduise chez les ombres ! »

<sup>1</sup> Le cimetière des protestants à Rome est au pied de cette pyramide.

Il est impossible de se faire plus complètement païen, d'invoquer plus naturellement Jupiter, Apollon, Hermès; on sent que le poète est près de croire à ces dieux; il fait dévotement sa prière à Jupiter Hospitalier; il se recommande après sa mort à Hermès, conducteur des âmes; à Rome, Gœthe païen par nature et par théorie, Gœthe qui a laissé percer son antipathie pour le christianisme, autant que le lui permettait la prudence de son caractère, Gœthe a senti présentes les divinités qu'avant ce jour il adorait de loin, et les a saluées religieusement.

Ce n'est pas seulement en vers qu'il se montre dévot à Jupiter; dans ses lettres, il écrit: « Je n'ai pu m'empêcher d'acheter une tête colossale de Jupiter, elle est en face de mon lit, convenablement éclairée, afin que je puisse lui adresser ma prière du matin (*Morgenandacht*). »

Gœthe a été plus avant dans la même voie, et, par respect pour l'antiquité, il a divinisé les sens; il est vraiment curieux de l'entendre s'écrier avec une étrange ferveur: « Combien il m'est salutaire, moralement parlant, de vivre au milieu d'un peuple purement sensuel! » Et la pratique suivit fidèlement la théorie, non par entraînement, par faiblesse, par distraction, mais sérieusement, systématiquement, dans un but d'étude et d'art. Il m'est impossible de traduire ce qu'il a confié sur sa manière d'étudier l'antique à ses distiques élégiaques, empreints de liberté latine. Tout ce que je puis dire, c'est que Gœthe ne perdait point de temps à Rome pour s'instruire, il pensait et comparait en toute circonstance. On ne peut porter plus loin que lui l'étude de la forme et les préoccupations de l'artiste.

Dans cette manière toute païenne et toute sensuelle de prendre Rome, on conçoit que la Rome chrétienne tenait peu de place. L'esprit sévère et réfléchi du poète allemand ne pouvait se prêter à l'alliance souvent si étrange de religion et de volupté que fait naturellement le génie italien. Si les pompes catholiques surprennent un moment l'imagination de Gœthe par leur aspect pittoresque, bientôt, comme il le dit lui-même, le péché originel du protestantisme arrête son enthousiasme. Gœthe n'a point senti tout ce côté si attachant de la vie romaine: les cérémonies magnifiques et les solennités naïves, la majesté de la bénédiction pontificale descendant au bruit du canon, au roulement des tambours, au retentissement des fanfares, du balcon de Saint-Jean de Latran, ou de Saint-Pierre, sur *la ville et le monde*, et l'humble hommage rendu à la madone dans un coin de rue, sous la petite lanterne agitée par le vent, devant la petite grille ornée de fleurs bénites; les processions de pénitents faisant les stations devant les chapelles du Colisée, ou chantant les litanies des morts le long de la voie Sacrée; tous ces accidents de la vie religieuse des Romains, ce cycle annuel de fêtes et de prières, qui à Rome accompagne si bien les ruines et les souvenirs; tout cela me paraît avoir passé à côté de Gœthe sans l'émouvoir; il était absorbé par les superbes et savantes merveilles de l'art et de l'antiquité; il n'y avait plus de place dans son âme pour les émotions religieuses et populaires: Gœthe n'a point senti le christianisme dans la capitale du monde chrétien; il faut que Rome soit un bien vaste objet pour que l'âme si vaste de Gœthe n'ait pu l'embrasser tout entier.

A cette lacune près, nul esprit n'a mieux saisi, nulle âme n'a mieux goûté l'attrait si multiple de Rome ; car tout l'intéressait : « L'histoire, les inscriptions, les médailles dont je ne me souciais jusqu'à présent de rien savoir, tout m'envahit ; il m'arrive ici ce qui m'est arrivé dans l'étude de la nature... A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde... » C'est ce qui, dans un autre endroit, lui faisait dire ingénieusement : « L'histoire se lit ici autrement qu'en aucun lieu de l'univers. Ailleurs on la lit du dehors au dedans ; ici, on croit la lire du dedans au dehors. »

Il dit encore : « Plus on avance loin sur la mer, plus on la trouve profonde ; il en est de même de Rome. » Rien ne caractérise l'aspect général de cette ville avec plus de précision que le passage suivant : « Tandis qu'on marche ou qu'on s'arrête, on découvre un paysage qui se renouvelle sans cesse de mille façons. Ce sont des palais et des ruines, des jardins et des solitudes ; l'horizon s'étend au loin ou se resserre tout à coup ; les mai-sonnettes, les étables, les colonnes, les arcs de triomphe, tout cela est pêle-mêle, et souvent si rapproché, que tout pourrait trouver place sur la même feuille de papier... »

Ce ton est simple et n'a rien d'affecté ; Gœthe ne se drape point pour poser parmi les ruines ; il les montre, ainsi que lui, telles qu'elles sont : il ne fait ni leur toilette ni la sienne. On le voit sur les débris du palais de Néron, tout occupé, non à rêver sur l'instabilité des grandeurs humaines, mais à faire ce que beaucoup d'autres ont fait après lui, à remplir ses poches de morceaux de granit et de porphyre. Il ne supprime point

les artichauts qui croissent parmi les ruines. Il conserve ces contrastes qui augmentent l'effet. Quand on veut visiter la roche Tarpéienne, on sonne à une porte de peu d'apparence, sur laquelle sont écrits ces mots : *Rocca Tarpeia*. Une pauvre femme arrive et vous mène dans un carré de choux. C'est de là qu'on précipita Manlius. Je serais désolé que le carré de choux manquât. Le souvenir y perdrait.

Gœthe jouissait de Rome avec une parfaite sérénité d'âme et d'esprit. Échappé à toutes les tracasseries littéraires, à tous les petits soucis de cour et de société ; achevant *Egmont* et *Torquato*, écoutant retentir jusqu'à lui les succès d'*Iphigénie*, jouissant du ciel, de la lumière, des arts, des monuments, avec l'œil d'un connaisseur, l'intelligence d'un critique et l'âme d'un artiste, il goûtait à Rome tout le bonheur que les sens, l'imagination et l'étude peuvent donner. Les facultés de son être étaient dans un équilibre délicieux ; il exprime en cent endroits sérieux ou folâtres ce sentiment d'harmonieuse félicité dont Rome le remplissait. Lui, accoutumé à s'étudier et à se dominer, se livre avec un aveugle abandon. Dans un passage seulement de sa correspondance perce la défiance du bonheur qu'il avait déjà tant de fois éprouvé passager.

« Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse ; nous verrons si je suis destiné à le goûter, ou à reconnaître que celui-ci est vain, comme tant d'autres l'ont été. » Ce sentiment de mélancolie si naturel au bonheur ne fait que traverser le sien, et il continue à le savourer sans mélange et sans inquiétude ; mais cette disposition parfaitement sereine et satisfaite de l'âme de Gœthe ne

lui a pas permis d'aborder Rome par le côté sérieux et sévère : il a connu le culte du beau, plus que la mélancolie du passé, il a compris le monument mieux que la ruine ; Rome n'a été pour lui qu'un musée, tandis qu'elle est aussi un tombeau. La morne grandeur, la sublime tristesse de la campagne romaine ne l'ont pas frappé ; sur les bords déserts du Tibre, en présence de cette solitude et de cette désolation qui a rappelé à M. de Chateaubriand Tyr et Jérusalem, Goethe n'a trouvé à faire que des observations techniques fort justes sur la transparence de l'air et la couleur du paysage, *surtout dans les fonds*. C'est un paysagiste qui parle de ce que son œil voit ; l'âme du poète devait sentir autre chose. En somme, Goethe goûta le plaisir du spectacle plus que le charme intime de la rêverie et de la pensée ; ce n'est qu'au moment de quitter Rome, que son âme, préparée aux émotions sérieuses par la tristesse d'un départ longtemps retardé, paraît avoir été pénétrée de tout ce que Rome, la nuit, peut inspirer de solennel, d'imposant, de lugubre et presque de terrible.

« Après des jours écoulés au sein de distractions pénibles, je fis, entièrement seul, la promenade que j'avais coutume de faire avec un petit nombre d'amis. Lorsque pour la dernière fois j'eus suivi le Corso dans toute sa longueur, je montai au Capitole, qui était là, comme un palais de fée dans la solitude. La statue de Marc-Aurèle me rappela la statue du commandeur dans *Don Juan*, et donna à entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire. Néanmoins je descendis la rampe qui est derrière le Capitole. Lugubre, et jetant une ombre lugubre, l'arc de Septime Sévère était en

face de moi. Dans la solitude, les monuments si connus de la voie Sacrée avaient quelque chose d'étrange et de fantastique. Lorsque je m'approchai des ruines majestueuses du Colisée, et plongeai mon regard dans son intérieur, à travers la grille fermée, je ne puis nier qu'un frisson me saisit et hâta mon retour. » Et Goethe, exilé de Rome, comme Ovide, s'éloigna en répétant l'épigramme des adieux : *Dum repeto noctem....*

Mais le moment approchait où Rome allait être comprise dans ce qu'elle a de plus triste et de plus majestueux, dans les ruines qui la couvrent, et dans les solitudes qui l'environnent.

Le sentiment poétique des ruines, je l'ai dit, n'existait pas au *xvi<sup>e</sup>* et au *xvii<sup>e</sup>* siècle. Il naquit en France à la fin du *xviii<sup>e</sup>* avec la mélancolie qu'on ne rencontre guère dans la littérature française avant Rousseau. La siècle des sens et de l'esprit devait la connaître, car la mélancolie est au bout de la pensée et du plaisir. Déjà Bernardin de Saint-Pierre avait dit des choses charmantes sur la grâce des ruines ; mais celui qui en révéla véritablement la poésie, ce fut l'homme qui rouvrit au siècle naissant le monde de la religion et de l'imagination, que le vieux siècle croyait avoir fermé. On avait admiré dans le *Génie du Christianisme* une théorie éloquente des ruines, et voici que l'auteur de ce livre immortel était à Rome, au milieu des ruines de la cité impériale, devenue la grande métropole chrétienne. Comment n'eût-il pas trouvé là d'admirables paroles pour exprimer ce qu'un tel spectacle lui inspirait ? N'avait-il pas appris des événements et de la vie à comprendre ce langage sévère ? Ne devait-il pas, mieux que

personne avant lui, sympathiser avec ces débris illustres ? Il avait contemplé les débris d'un édifice plus grand que les palais des Césars et les temples des dieux, les débris de l'ancienne société française écroulée à ses pieds, et cette chute avait laissé dans son âme comme un long retentissement. Il avait connu aussi la ruine des illusions et des espérances, ce que *Réné* a dit d'une manière sublime. Il était doublement préparé par son temps et par son génie à sentir et à rendre le caractère grandiose et l'attendrissante mélancolie des ruines romaines. Il ne leur a donné que quelques lignes d'une correspondance rapide ; mais quelle précision pénétrante dans celles-ci :

« Quiconque n'a plus de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome ; là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. » Ce qui suit se rapporte à la villa d'Adrien, à Tivoli, mais peint merveilleusement des effets pittoresques et des aspects mélancoliques qui se reproduisent partout dans les ruines de Rome.

« Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine : des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles solitaires ; les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Ça et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tom-

bées dans ces palais de la mort. L'acanthé sauvage rampait à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée ; les salles diverses, et les sommités des ruines, ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure ; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel. »

Mais ce ne sont pas seulement les ruines proprement dites dont l'admirable écrivain a pleinement rendu la physionomie et le caractère. Une autre poésie plus intime, et qui ne se manifeste qu'à ceux qui étudient Rome de plus près et avec plus d'amour, la poésie des lieux solitaires, des rues désertes, des cloîtres vides, cette poésie n'a pas été perdue pour lui, et à côté d'une description du Colisée éclairé par la lune, elle lui dicte les paroles suivantes ; je les tire d'une lettre moins connue que la magnifique lettre à M. de Fontanes :

« Rome sommeille au milieu de ses ruines ; cet astre de la nuit, globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où on n'entend plus la voix des cénobites ; des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée. »

Voilà pour le charme des ruines, pour l'abandon et le silence des lieux ; quant à la campagne romaine, il est reconnu que personne n'en a rien dit qui égale certains passages de la lettre à M. de Fontanes, dont je parlais tout à l'heure. C'est ici surtout que le génie du peintre